



Nous vivons dans une nation où les médecins détruisent la vie, les avocats la justice, les universités la connaissance, la presse l'information, la religion la morale et les banques l'économie.

David North : - Comment interprétez-vous cette fixation sur la Russie et toute cette réinterprétation de l'élection présidentielle comme si elle avait été manipulée par Poutine ?

Chris Hedges : - C'est aussi ridicule que pour les armes de destruction massive de Saddam Hussein. C'est une accusation absolument non fondée utilisée pour instiller cette idée très effrayante : les critiques du capitalisme d'entreprise et de l'impérialisme sont des agents étrangers travaillant pour la Russie.

Je ne doute pas que les Russes investissent temps, énergie et argent pour tenter d'influer sur les événements ayant cours aux États-Unis de manière à servir leurs intérêts, comme nous l'avons fait et le faisons encore en Russie et dans bien d'autres pays du monde. Je ne dis donc pas qu'il n'y a pas eu d'influence ou tentative d'influence sur certains événements.

Mais l'idée que les Russes aient pu faire basculer les élections en faveur de Trump est absurde. Tout cela est fondé sur l'affirmation non prouvée que la Russie a fourni les courriels piratés de Podesta à WikiLeaks, et que leur publication a poussé des dizaines, voir des centaines de milliers de partisans de Clinton à voter Trump. Cela n'a aucun sens. Soit ça, soit, selon le directeur du renseignement national, que *Russia Today America*, où j'anime une émission, a manipulé tout le monde pour qu'ils votent pour le Green Party.

Cette obsession pour la Russie est une tactique utilisée par l'élite dirigeante, en particulier le Parti démocrate, afin d'éviter de faire face à une réalité très désagréable : leur impopularité est le résultat de leur politique de désindustrialisation et de l'assaut contre les travailleurs et les pauvres de couleur.

C'est le résultat d'accords commerciaux désastreux comme l'ALENA qui ont supprimé des emplois syndiqués bien rémunérés et les ont expédiés dans des endroits comme le Mexique, où les travailleurs sans avantages sociaux reçoivent 3 \$ de l'heure. C'est le résultat de l'explosion d'un système d'incarcération de masse, entamé par Bill Clinton avec sa loi sur la criminalité de 1994, qui a entraîné le triplement et le quadruplement des peines d'emprisonnement. C'est le résultat de la réduction des services gouvernementaux de base, y compris, bien sûr, ceux du service de santé, que Clinton a éviscérés ; la dérégulation, une infrastructure en décomposition, qui touche même les écoles publiques, et l'évitement fiscal de facto par les entreprises. C'est le résultat de la transformation du pays en une oligarchie. La révolte nativiste de droite et l'insurrection avortée au sein du Parti démocrate ont du sens quand on voit ce qu'ils ont fait au pays.

Les forces de police ont été transformées en entités quasi militaires qui terrorisent les communautés marginales, où les gens ont été privés de tous leurs droits et sur qui on peut tirer en toute impunité. Plus de trois personnes sont tuées par jour, c'est un fait. L'État tire sur les pauvres gens de couleur ou les emprisonne comme une forme de contrôle social. Et il est tout disposé à employer la même forme de contrôle social sur n'importe quel autre segment de la population qui deviendrait rétive.

Le Parti démocrate, en particulier, conduit toute cette chasse aux sorcières russe. Il ne peut pas reconnaître sa complicité dans la destruction de nos libertés civiles, mais rappelez-vous que l'attaque de Barack Obama contre les libertés civiles a été pire que celle de George W. Bush, et dans la destruction de notre économie et de nos institutions démocratiques.

Des politiciens comme les Clinton, Pelosi et Schumer sont des créations de Wall Street. C'est pourquoi ils ont été si virulents pour repousser les partisans de Sanders dans le Parti démocrate. Sans l'argent de Wall Street, ils n'auraient pas le pouvoir politique. Le Parti démocrate ne fonctionne pas comme un vrai parti. Il s'agit surtout de mobiliser une masse de gens et d'en faire un outil de relations publiques en agitation perpétuelle, tout cela financé par des grosses entreprises. La base du parti n'a pas vraiment son mot à dire dans sa direction ou la politique qu'il mène, comme l'ont découvert Bernie Sanders et ses partisans. Ils ne sont que des accessoires dans un théâtre politique stérile.

Les élites de ce parti, rongées par la cupidité, la myopie et un profond cynisme, ont une emprise mortelle sur le processus politique. Elles ne vont pas lâcher prise, même si tout doit implorer.

- Chris, vous avez travaillé pour le *New York Times*. Quand était-ce, exactement ?

- De 1990 à 2005.

- Puisque vous avez l'expérience de cette institution, quels changements y voyez-vous ? Nous savons qu'elle s'est faite un lectorat parmi la classe moyenne supérieure aisée.

- Le *New York Times* cible les 30 millions d'Américains formant la classe moyenne supérieure et les riches. C'est un journal national ; seul environ 11% de son lectorat réside à New York. Il est très facile de voir à qui s'adresse le *Times* en consultant ses sections spéciales sur l'immobilier, la mode, les affaires ou le tourisme. Ici, des articles expliquent la difficulté d'entretenir, par exemple, une deuxième maison dans les Hamptons. Il lui arrive de faire de bonnes enquêtes, bien que peu souvent. Il couvre les affaires étrangères. Il reflète essentiellement la pensée des élites. Je lis le *Times* tous les jours, peut-être pour équilibrer la lecture de votre site web.

- Eh bien, j'espère que nous lire fait plus que de l'équilibrer.

- Oui, c'est le cas. Le *Times* a toujours été une publication élitiste, mais il a complètement embrassé l'idéologie du néo-conservatisme et du néolibéralisme dans une période de détresse financière, quand Abe Rosenthal en était le rédacteur en chef. C'est lui qui a créé les sections spéciales s'adressant à l'élite. Et il a imposé une censure de facto pour exclure les critiques du capitalisme sans entraves et de l'impérialisme, tels que Noam Chomsky ou Howard Zinn. Il a harcelé des journalistes comme Sydney Schanberg, qui a défié les promoteurs immobiliers de New York, ou Raymond Bonner, qui a enquêté sur le massacre El Mozote au Salvador.

Il déjeunait chaque semaine, avec son éditeur, William F. Buckley. Cette bascule dans les bras des forces les plus rétrogrades du capitalisme d'entreprise et des partisans de l'impérialisme américain a, pendant un certain temps, permis au journal de devenir très rentable. Puis l'essor de l'internet, la perte d'annonces publicitaires, qui représentaient environ 40% de l'ensemble des revenus des journaux, ont touché le *Times* comme tous les autres. L'information papier a perdu le monopole qui autrefois reliait les

vendeurs aux acheteurs. Les journaux dans un vieux système d'information sur lequel ils collent une étiquette d'« objectivité » et d'« équilibre », des formules conçues pour cacher le fait qu'ils servent les puissants et les riches et obscurcissent la vérité. Mais, comme toutes les cours byzantines, le *Times* continuera à s'accrocher à son Saint Graal.

Le sérieux intellectuel du journal, en particulier la Revue des livres et la Revue de la semaine, a été dégradé par Bill Keller, lui-même un néocon, qui, en tant que chroniqueur, fut une des *pom-pom girls* de la guerre en Irak. Il a amené des personnages comme Sam Tanenhaus. À ce moment-là, le journal a embrassé, sans aucune dissidence, l'idéologie utopique du néolibéralisme et la primauté du pouvoir des grandes entreprises comme étant la voie inévitable du progrès humain. Le *Times*, comme les écoles de commerce, les départements d'économie des universités et les experts promus par le milieu des grosses entreprises, ont propagé l'idée absurde que nous serions tous mieux lotis si nous prosternions tous les secteurs de la société devant les exigences du marché. Il faut une sorte de stupidité incroyable pour y croire. On a vu des étudiants de la *Harvard Business School* faire des études de cas sur Enron et de son brillant *business model*, jusqu'à ce qu'Enron s'effondre et soit exposé comme une gigantesque escroquerie. En réalité cela n'a jamais été un débat d'idées. C'était juste de la pure cupidité. Elle a été imposée par des personnes soi-disant les mieux instruites parmi nous, comme Larry Summers, qui propageait le mensonge que notre déclin est dû à des niveaux d'instruction déficients. Il est surtout dû à une élite amoralisée et en faillite et aux institutions financières criminelles qui les ont rendus riches.

La pensée critique, sur la page opinion, la Revue de la semaine ou la Revue des livres, qui n'avait jamais été très pointue, s'est complètement évaporée sous Keller. La globalisation y était au-delà de toute critique. Le *Times*, comme toutes les institutions d'élite, est devenu une chambre d'écho hermétiquement scellée ; ils ne se rendent pas compte à quel point ils sont devenus ridicules et à côté de la plaque. Thomas Friedman et David Brooks pourraient tout aussi bien écrire pour *The Onion*.

Je travaillais à l'étranger. Je n'étais pas très présent dans la salle de rédaction, mais le journal est un endroit confit d'angoisse. Les règles ne sont pas écrites sur les murs, mais tout le monde connaît, même si elle n'est pas clairement articulée, la devise non officielle du journal : *ne pas s'aliéner de manière significative ceux sur qui nous dépendons pour l'argent et l'accès !* Vous pouvez quelquefois les critiquer. Mais si vous êtes un journaliste sérieux, comme Charlie Leduff ou Sydney Schanberg, qui veulent donner une voix à des gens qui n'en ont pas ou aborder les questions raciales, de classe, d'exploitation capitaliste ou d'empire, vous pouvez alors rapidement devenir un problème pour la direction et être expulsé. Ceux qui progressent dans ce type d'organisation et détiennent le pouvoir sont des carriéristes avérés. Leur loyauté est à la mesure de leur ambition et de la stature et la rentabilité de l'institution, ce qui explique pourquoi la hiérarchie du journal est remplie de gens médiocres. Le carriérisme est le plus grand talon d'Achille du journal. Il ne manque pas de talent. Mais il manque d'indépendance intellectuelle et de courage moral. Cela me rappelle Harvard.

- Revenons à cette histoire de piratage russe. Vous avez soulevé la capacité de générer une histoire, qui n'a absolument aucun fondement factuel, rien que des affirmations de diverses agences de renseignement, présentées comme une information ne pouvant être remise en question. Quelle est votre avis sur ce point ?

- Les réseaux d'informations télévisées, notamment *CNN* et *MSNBC*, ne font pas de journalisme, ou à peine. Leurs célèbres journalistes ne sont que des représentants de l'élite. Ils amplifient et spéculent sur les commérages de la cour, ce que sont toutes les accusations à propos de la Russie, et ils répètent ce qu'on leur dit de répéter. Ils sacrifient le journalisme et la vérité pour l'audience et le profit. Ces informations câblées constituent l'un des nombreux flux de revenus d'une structure d'entreprise. Ils sont en concurrence avec d'autres sources de revenus. Le directeur de *CNN*, Jeff Zucker, qui a aidé à créer la personnalité fictive de Donald Trump dans *Celebrity Apprentice*, a transformé la politique sur *CNN* en une émission de télé-réalité 24 heures sur 24. Toute nuance, ambiguïté, signification et profondeur, ainsi que tout fait vérifiable, sont sacrifiés pour un divertissement salace. Le mensonge, le racisme, la bigoterie et les théories du complot sont publiés et considérés comme de l'information sérieuse, souvent par des personnes dont le trait de caractère dominant est leur déséquilibre. C'est de l'information burlesque.

Je faisais partie de l'équipe d'enquête du *New York Times* pendant la période précédant la guerre en Irak. J'étais basé à Paris et couvrait al-Qaïda en Europe et au Moyen-Orient. Lewis Scooter Libby, Dick Cheney, Richard Perle et peut-être quelqu'un travaillant pour une agence de renseignement, allaient confirmer toute l'histoire que l'administration tentait de lancer. Les règles journalistiques du *Times* disent que vous ne pouvez pas publier un article basé sur une unique source. Mais si vous avez trois ou quatre sources prétendument indépendantes confirmant le même récit, alors vous pouvez y aller, c'est

ce qu'ils ont fait. L'article n'a pas enfreint les règles enseignées à l'école de journalisme de Columbia, et malgré tout, ce qu'ils ont écrit était pur mensonge.

Tout l'exercice relevait du burlesque. La Maison Blanche allait raconter une histoire bidon à Judy Miller ou à Michael Gordon, puis ensuite déclarerait : « *comme le Times le montre...* ». Cela a permis de donner à ces mensonges le vernis de l'indépendance et du journalisme de renom. Ce fut un échec institutionnel massif, que le journal n'a jamais reconnu.

- La CIA invente l'histoire, puis le *Times* la vérifie auprès de ceux qui l'ont inventée.

- Ce n'est pas toujours inventé. Et cela n'est pas venu de la CIA. La CIA ne soutenait pas l'hystérie sur les « *armes de destruction massive* ».

- Ça marche aussi dans l'autre sens ?

- Bien sûr. Parce que si vous essayez d'avoir accès à un haut fonctionnaire, vous allez constamment faire des demandes, et ce sera ces fonctionnaires qui décideront quand ils veulent vous voir. Et quand ils veulent vous voir, c'est généralement parce qu'ils ont quelque chose à vous vendre.

- Le discours anti-russe des médias a été adopté par de larges portions de ce qui se présente comme la « *gauche* ».

- Eh bien, ne me lancez pas sur la gauche américaine. Tout d'abord, il n'y a pas de gauche américaine, pas de gauche digne de ce nom, qui comprenne les théories politiques ou révolutionnaires, qui soit imprégnée d'étude économique, qui comprend comment fonctionnent les systèmes de pouvoir, en particulier le pouvoir corporatif et impérial. La gauche est prise dans le même genre de culte de la personnalité qui afflige le reste de la société. Elle se concentre sur Trump, comme si Trump était le problème central. Trump est le résultat, le symptôme d'un système défaillant et d'une démocratie dysfonctionnelle, il n'est pas la maladie.

Si vous tentez de débattre de cela avec la plupart de ceux qui sont supposément de gauche, ils réduisent la discussion à cette vision caricaturale de la politique.

La gauche sérieuse dans ce pays a été décimée. Cela a commencé avec la suppression des mouvements radicaux sous Woodrow Wilson, puis les « *Red Scares* » dans les années 1920, quand ils ont pratiquement détruit notre mouvement syndical et notre presse radicale, puis toutes les purges des années 1950. Pour faire bonne mesure, ils ont purgé la classe libérale - regardez ce qu'ils ont fait à [Henry Wallace](#) - de sorte que les « *libéraux* » de la guerre froide assimilaient le capitalisme à la démocratie et l'impérialisme à la liberté. J'ai vécu en Suisse et en France. Il y a encore quelques restes d'une gauche militante en Europe, ce qui donne aux Européens une base sur laquelle s'appuyer. Mais ici, nous avons presque à recommencer de zéro.

Je me bats en permanence contre les Antifas et le *Black Bloc*. Je pense qu'ils sont une sorte de poster pour enfants pour ce que je considérerais comme une phénoménale immaturité politique. La résistance n'est pas une forme de catharsis personnelle. Nous ne combattons pas la montée du fascisme dans les années 1930. Les élites que nous devons renverser ont déjà le pouvoir. Et à moins que nous ne construisions un vaste mouvement de résistance populaire, qui exigera beaucoup de patience et d'organisation parmi les travailleurs et les travailleuses, nous allons être progressivement terrassés.

Trump n'est donc pas le problème. Mais cette phrase seule va tuer la plupart des discussions avec des gens qui se considèrent comme faisant partie de la gauche.

Le pouvoir des grandes entreprises rend très difficile de gagner sa vie si vous vous accrochez à cette critique radicale. Vous ne serez jamais titularisé. Vous n'obtiendrez probablement pas de rendez-vous académiques. Vous ne gagnerez pas de prix. Vous ne recevrez pas de subventions. Le *New York Times*, si même il décidait d'examiner votre livre, le remettrait à un mandarin dévoué comme George Packer pour qu'il le détruise, comme il l'a fait avec mon dernier livre. Les écoles d'élite, et j'ai enseigné en tant que professeur invité dans quelques-unes d'entre elles, Princeton et Columbia par exemple, reproduisent la structure et les objectifs des entreprises. Si vous voulez passer par un comité de doctorat, vous devez jouer vraiment, vraiment, en toute sécurité. Vous ne devez pas contester la position favorable aux grandes entreprises qui imprègne l'institution et est imposée par des dons de celles-ci et les diktats des riches anciens étudiants. La moitié des membres de la plupart de ces conseils d'administration devraient être en prison !

Au XVII^e siècle en Grande-Bretagne, la spéculation était un crime. Les spéculateurs étaient pendus. Aujourd'hui, ils dirigent l'économie et le pays. Ils ont accaparé les richesses pour détruire la vie intellectuelle, culturelle et artistique du pays et étouffer notre démocratie. Il y a un mot pour ces gens : des traîtres.

- Quel est, selon vous, l'impact de la politique identitaire aux États-Unis ?

- Eh bien, la politique identitaire montre bien l'immaturation de la gauche. Le pouvoir des grandes entreprises a adopté la politique identitaire. Nous avons vu où la politique identitaire nous a amenés avec Barack Obama, pire que nulle part. Il n'était, comme l'a dit Cornel West, qu'une mascotte noire pour Wall Street, et maintenant il donne des conférences très bien payées en récompense pour nous avoir vendus.

Mon anecdote préférée à propos de la politique identitaire : Cornel West et moi-même, ainsi que d'autres, avons dirigé une marche des sans-abris à la session de la Convention nationale démocrate, à Philadelphie. Il y avait un rassemblement cette nuit-là, des centaines de personnes, surtout des partisans de Bernie Sanders en colère. On m'avait demandé de venir y parler. Et dans l'arrière-salle, il y avait un groupe de jeunes militants qui disait : « *Nous ne laisserons pas le Blanc parler en premier* ». Puis l'un d'eux se leva et prononça un discours enjoignant tout le monde à voter pour Hillary Clinton. C'est en quelque sorte là où la politique d'identité vous mène. Il y a une grande différence entre les leurres qu'utilisent le capitalisme d'entreprise et l'impérialisme, comme Corey Booker et Van Jones, et de véritables militants comme Glen Ford et Ajamu Baraka. Le pouvoir des grandes entreprises sélectionne et encourage soigneusement les femmes ou les personnes de couleur qui vont servir de leurres, de masques, pour mieux cacher leur cruauté et leur exploitation des gens.

De toute évidence, il est extrêmement important que ces voix soient entendues, mais pas celles qui sont vendues à l'élite au pouvoir. Le mouvement féministe en est un parfait exemple. Le vieux féminisme, que j'admire, le genre de féminisme d'Andrea Dworkin, était d'autonomiser les femmes opprimées. Cette forme de féminisme n'a pas tenté de justifier la prostitution en tant que travail sexuel. Il savait qu'il est tout aussi injuste d'abuser d'une femme dans un atelier de misère que dans le commerce du sexe. La nouvelle forme de féminisme est un exemple du poison du néolibéralisme. Il s'agit d'avoir une femme PDG ou une femme présidente, qui, comme Hillary Clinton, servira les systèmes d'oppression. Cette forme de féminisme prétend que la prostitution n'est qu'une question de choix. Quelle femme, ayant un revenu stable et la sécurité, choisirait d'être violée pour gagner sa vie ? La politique identitaire est une non-politique.

- Je crois que vous avez parlé lors d'une conférence sur la Convergence socialiste où vous avez critiqué Obama et Sanders, et vous avez été hué.

- Ah oui ? Je ne m'en souviens même pas. J'ai été hué pour avoir critiqué Obama dans beaucoup d'endroits, y compris à Berkeley. J'ai dû supporter cela pendant longtemps en tant que supporteur et auteur des discours de Ralph Nader. Les gens n'aiment pas que l'illusion qu'ils entretiennent pour leurs personnalités, leurs acteurs, leurs sauveurs politiques, soit brisée ; toutes des personnalités créées par les industries de relations publiques. Ils ne veulent pas faire le dur travail de comprendre vraiment comment le pouvoir fonctionne et de s'organiser pour le faire changer.

- Vous avez mentionné que vous lisiez le *World Socialist Web Site* depuis un certain temps. Vous savez que nous sommes tout à fait en dehors de ce cadre.

- Je ne suis pas marxiste. Je ne suis pas trotskiste. Mais j'aime le site. Vous faites des analyses sérieuses sur des questions importantes et d'une manière différente des autres sites. Vous vous souciez de choses qui sont importantes pour moi : l'incarcération de masse, les droits et les luttes de la classe ouvrière et les crimes de l'empire. Je suis depuis longtemps un lecteur du site.

- Une grande partie de ceux qui prétendent être de gauche, c'est-à-dire la pseudo-gauche, reflète les intérêts de la classe moyenne aisée.

- Précisément. Pendant que tout le monde est en train de plaider pour le multiculturalisme dans les institutions dirigeantes, cela signifie en réalité filtrer quelques personnes de couleur ou des femmes dans les départements universitaires ou les salles de rédaction, tout en lançant cet assaut économique contre les travailleurs pauvres et en particulier les pauvres de couleur vivant dans les poches désindustrialisées des États-Unis. Très peu de ces multiculturalistes arrivent à en prendre conscience. Je suis tout à fait pour la diversité, mais pas quand celle-ci est aux dépens de la justice économique. Cornel West a été

l'un des grands champions, non seulement de la tradition prophétique noire, la plus importante tradition intellectuelle de notre histoire, mais aussi un appel au clairon pour la justice, sous toutes ses formes. Il ne peut y avoir de justice raciale sans justice économique. Et tandis que ces institutions élitistes incorporent quelques marionnettes symboliques dans leur hiérarchie, elles continuent à brutaliser la classe ouvrière et les pauvres, en particulier les pauvres de couleur.

Une grande partie de la gauche est trompée par le stratagème de la politique identitaire. C'est un activisme de boutique. Il permet au système des grosses entreprises, celui que nous devons détruire, de rester intact. Il lui donne même un visage amical.

- Revenons à la question de la Russie : où cela nous mène-t-il ? Cette atteinte aux droits démocratiques est-elle si sérieuse ? Nous appelons cela le nouveau maccarthysme. Est-ce, à votre avis, une analogie légitime ?

- Oui, bien sûr, c'est du maccarthysme nouveau. Mais reconnaissons à quel point nos voix sont presque inaudibles.

- Je ne suis pas d'accord avec vous là-dessus.

- Eh bien, non audible dans le sens où nous ne sommes pas entendus par la masse populaire. Quand je vais au Canada, je suis sur *CBC* aux heures de grande écoute. C'est la même chose en France. Cela n'arrive jamais ici. *PBS* et *NPR* ne vont jamais le faire. Ils ne vont pas non plus le faire pour tout autre critique sérieux du capitalisme ou de l'impérialisme.

S'il y a un débat sur l'attaque contre la Syrie, par exemple, le débat portera sur bombarder la Syrie ou bombarder la Syrie et envoyer des troupes, comme si c'était les deux seules options. De même avec les soins de santé. Allons-nous adopter *Obamacare*, une création de la *Heritage Foundation*, en ligue avec les industries pharmaceutique et les assurances, ou pas d'assurance santé ? Les soins de santé universels pour tous ne sont pas discutés. Nous sommes donc en marge. Mais cela ne signifie pas que nous ne sommes pas dangereux. Le néolibéralisme et la mondialisation sont des idéologies zombies. Elles n'ont plus de crédibilité. L'escroquerie a été découverte. Les oligarques mondiaux sont haïs et vilipendés. L'élite n'a aucun contre-argument face à notre critique. Ils ne peuvent donc pas se permettre de nous avoir dans leurs pattes. À mesure que l'élite du pouvoir deviendra plus effrayée, ils utiliseront des formes de contrôle plus sévères, y compris l'instrument contondant de la censure et de la violence.

- Je pense que cela peut être une grosse erreur de se concentrer sur le sentiment d'isolement ou de marginalisation. Je vais faire une prédiction. Vous aurez, probablement plus tôt que vous ne le pensez, plus de demandes d'interviews et de temps de télévision. Nous sommes dans une période de crise politique colossale. Nous allons voir de plus en plus l'émergence de la classe ouvrière comme force politique puissante.

- C'est pourquoi nous sommes une cible. Avec la banqueroute de l'idéologie dominante, la faillite de la classe libérale américaine et de la gauche américaine, ceux qui tiennent à la profondeur intellectuelle et à l'examen des systèmes de pouvoir, y compris dans l'économie, la culture et la politique, doivent être réduits au silence.

Chris Hedges

Traduit par Wayan, relu par Cat pour le Saker Francophone

Source : *Le Saker francophone*, <http://lesakerfrancophone.fr/les-elites-nont-plus-aucune-credibilite-une-interview-du-journaliste-chris-hedges>

Fil Facebook correspondant à ce billet :

<https://www.facebook.com/etienne.chouard/posts/10155714615262317>